

Maurice Genevoix
Trente mille jours

ZR

LA PETITE VERMILLON



Trente mille jours

DU MÊME AUTEUR

À LA TABLE RONDE

Rrouû, 2010.

La Mort de près, 2011.

La Ferveur du souvenir, 2013.

Maurice Genevoix

TRENTE MILLE JOURS



La Table Ronde
26, rue de Condé, Paris 6^e

Première édition : Le Seuil, 1980.

© Éditions de La Table Ronde, 2019, pour la présente édition.

editionslatableronde.fr

I

J'avais, lorsque j'ai découvert les Vernelles, trente-sept ans ; la quarantaine, à quelques mois près, lorsque j'y ai fixé mon ancre, pour vingt ans. Mais si je veux donner à sentir la nature et la force des liens qui m'unissent à ce fleuve, à ce Val, à cette lumière, il me faut remonter bien au-delà, en fait jusqu'à ma naissance. Je le ferai, mais librement, avec une spontanéité qui admette le primesaut, l'imprévu, les digressions, les détours et les retours qui font le charme des promenades, même au fil de chemins familiers.

Pour le moment, j'en reste aux Vernelles, à cette maison, à ce jardin. Dès la fin de la guerre, au début de 1919, grièvement mutilé, démoli de surcroît par la grippe espagnole, j'avais rallié la maison paternelle, à Châteauneuf-sur-Loire. C'est un gros bourg du Loiret, à quelques kilomètres d'ici. Maison sans autre caractère que d'être devenue *notre* maison. Nous y avons été heureux, mes parents, mon frère et moi. Nous y avons aussi souffert, mais d'une de ces souffrances – la

mort d'une mère, d'une jeune mère – qui déchirent jusqu'au fond de l'être et qui ainsi, paradoxalement, contribuent à nous attacher davantage à des murs et à un toit.

J'aimais aussi cette maison parce qu'elle était proche du fleuve. Je ne le voyais pas, mais je le savais là. Notre rue dévalait vers lui. Combien de fois depuis l'enfance, ma gaule de pêcheur à l'épaule, avais-je précipité mes pas vers ses mouilles et ses courants ! Devenu homme, mon retour n'avait rien oublié. Près de mon père vieilli, depuis des années déjà j'y travaillais des heures, quotidiennement. J'y occupais une pièce d'angle, à la fois chambre et bureau, orientée à l'ouest et au midi. Alors déjà, volontairement, je m'astreignais à une discipline de travail que j'ai respectée très longtemps. Elle comportait entre autres une séance de labeur nocturne dont je retrouve encore le charme étrange, feutré, cerné par le silence de la petite ville endormie. Et dans ce silence...

Dès le printemps, j'ouvrais toute grande l'une des fenêtres, celle qui s'orientait vers la Loire. Au revers des maisons du bourg, bordant une frange de jardinets, sinuait un sentier qui existe encore aujourd'hui et que les anciens cadastres désignaient de ce nom parlant : *Sentier de Roanne à la mer*. Parmi les potagers utilitaires, un jardin mystérieux dérobait ses merveilles derrière des murs touffus de thuyas et de lauriers. C'est lui qui

dépêchait vers moi, avec l'odeur nocturne du miellat et des feuilles nouvelles, le chant des premiers rossignols.

L'été venait. La nuit d'août avivait ses étoiles. À de longs intervalles, des éclairs muets tremblaient sous l'horizon du sud. Un calme immense régnait par l'étendue. Pas d'autre bruit que le grattement menu de ma plume sur le papier. Ou peut-être... D'où venu ? Soupir fluide, lent friselis de source ou de surgeon qui s'attarde sous le ciel. Ma plume reste en suspens, j'écoute, et mon cœur s'émeut : c'est la Loire, le courant de la Loire qui atteint l'étrave d'une pile, se soulève au musoir de pierre, s'entrouvre en éventail, et passe... Et toute la nuit vivante est là, dans la chambre. Et je sais, je saurai tout à l'heure, à l'instant de céder au glissement du premier sommeil, que le saut d'une ablette à la lune, le long cri d'un courlis sur le Val, ou l'orage silencieux d'une éclosion d'éphémères vont traverser mes rêves et revivre avec mon réveil.

C'est ainsi que grandit l'amour. Je voulais désormais une maison au bord même de la Loire. En 1927, deux ans après le prix Goncourt et sa manne providentielle, il y avait beau temps que je prospectais autour de Châteauneuf. Par deux fois déjà, j'avais trouvé : au hameau de la Ronce, à la levée de Sigloy. Deux maisons dont chacune, l'imagination aidant, avait de quoi me combler.

La première, qu'une pente légère, une espèce de socle herbu exhaussait au-dessus du niveau des plus fortes crues, faisait face à une courbe de la Loire dont le mouvement, venu vers elle du plein midi ensoleillé, semblait aux yeux comme une continuelle bienvenue. Pour ne rien dire d'un arbre immense, un frêne s'il m'en souvient bien, un dôme feuillu hanté d'oiseaux dont le surplomb « cadrait » le paysage en si juste et parfait éloignement que je m'exaltais d'avance à la pensée de mon installation prochaine, au bonheur qui m'était promis, au fil des jours et des saisons, de contempler ce mien paysage de mon seuil ou de ma fenêtre, à mon gré et tout mon saoul, rien qu'en tournant vers lui les yeux.

L'autre maison, à trois kilomètres de là, sur la rive gauche du fleuve, on la voyait très bien de la maison au frêne géant. Elle surgissait à l'horizon au-dessus de la levée, parmi des toits de métairies tapies au ras du chemin de berge et les dépassant toutes, hautainement. On l'appelait, on l'appelle encore la *Grand'Maison*. C'est certainement un homme du fleuve qui l'avait fait bâtir au siècle dernier. Celle-là aussi, Dieu sait si je l'ai mesurée, convoitée, transformée ! Elle plongeait son reflet dans la même coulée de la Loire, mais à l'opposé de sa courbe. De là, on eût dit qu'elle fuyait. C'est un fleuve femme et qui diversifie ses séductions.

En cet endroit et à son midi, c'est le Val. D'une platitude merveilleuse. Tout récemment,

au bord d'une terrasse municipale qui le domine d'une douzaine de mètres, j'entendais au passage un inconnu s'écrier dans l'enthousiasme : « Rien de plus beau que ces pays plats lorsque... » La suite m'a échappé, j'étais déjà passé. Mais j'ai achevé à part moi, tout uniment : « ... lorsqu'ils sont beaux. »

Celui-là l'est. Riche, fertile, parsemé de métairies, morcelé en parcelles nombreuses, il se prête à une polyculture qui le fait de toutes parts chatoyer. Singulièrement au printemps. Roses les fleurs du sainfoin, pourpres celles du trèfle incarnat, d'un jaune éblouissant celles du colza, d'un vert frais et doré les tendres pousses du blé qui lève, il harmonise et unit ces couleurs dans un air qui lui est propre : non pas voilé, brumeux imperceptiblement, mais d'une transparence fluide, caressante, qui émane à la fois du beau fleuve déployé sous le ciel et d'un autre, invisible, né de lui et qui court, souterrain, jusqu'au puissant surgéon du Loiret qui le rend à la lumière du jour.

Il était dit que de ces deux maisons aucune ne serait jamais mienne. J'ai appris, à cause d'elles, la complexité décourageante des lois successorales, précisé mes faibles notions quant aux droits légitimes des héritiers mineurs, et celles qui touchent aux indivisions. Mais j'ai rencontré les Vernelles.

Tout à fait par hasard : ce qu'on appelle le hasard a quelquefois de ces bontés. C'était en 1927, aux beaux jours. Un de mes oncles cher-

chait une chasse à louer. Il m'arrivait de seconder ses recherches. Elles nous avaient conduits, ce jour-là, vers la maison d'un garde-chasse, à quelques centaines de mètres d'ici. Mission achevée, j'ai laissé l'oncle à sa palabre : « J'ai envie de marcher un peu et de remonter par la Loire. Tu me retrouves dans une demi-heure, à Saint-Denis, à l'entrée du pont ; et nous rentrons ensemble à Châteauneuf. »

Je n'ai pas eu à marcher longtemps. Juste la traversée d'un ruisseau sous un tunnel de prunelliers sauvages ; et simultanément, au débouché de ce couvert et après une brève grimpe, j'ai découvert ensemble trois lieues de fleuve et *la* maison.

Une vieille maison, une paysanne, tassée sur elle-même, abandonnée, au bord de l'effondrement ; et néanmoins – comment dire ? – rêveuse, pleine de mémoire et souriant à ses secrets. Ai-je dit « abandonnée » ? Inhabitée, oui, délaissée par les hommes ; mais abandonnée, non. Il y avait les herbes folles, drues, fleuries de muscaris et de compagnons-blancs, les églantiers, leur odeur de pommes chaudes, les grappes de jais noir du sureau penché sur le puits, les pirouettes piaillantes des mésanges, le chant vers le talus de la fauvette babillarde et, ronflant de tout près sur ma tête, le vol des rouges-queues s'envolant des avant-toits.

Oui, bien sûr, raconter tout cela, c'est me faire plaisir à moi-même. Mais n'est-ce pas déjà une réponse ? Encore suis-je loin d'avoir tout dit, ne serait-ce que sur les hommes. J'en voyais quelques-uns dans les champs, dans les vignes. Ces vignes, alors, tenaient presque tout le terroir sur la rive droite de la Loire. Mais j'y reviendrai tout à l'heure. Je m'informai au hasard des rencontres, et j'appris que le propriétaire de « ma » maison (déjà !) était parti depuis plusieurs années « pour s'embaucher à la Reconstruction ». Je passe sur mon cheminement de limier sur sa trace. Je suis enfin tombé sur lui dans un ghetto de maçons italiens, à Saint-Mandé.

Banlieusardisé quelque peu, mais point n'était besoin de gratter longtemps ce vernis pour retrouver intégralement la matoiserie originelle. Roué, retors, astucieux, obstiné. Je suis sûr que, de nous deux, c'était lui qui s'amusait le mieux, jouant de moi, tour à tour feignant de céder, de se ressaisir brusquement, et se lançant alors dans une improvisation étonnante, évoquant son amour du pays, ses aïeux, ses entrailles déchirées, à me tirer les larmes des yeux.

Si j'ai enfin obtenu la maison et ses clés, ç'a été sans avoir réussi, non, jamais, à le persuader. Il m'a fallu en acheter une autre, à Jargeau, au cœur de Jargeau. C'est l'orgueil d'être propriétaire au bourg, sur le Martroi, derrière la statue de Jeanne d'Arc, qui l'a finalement vaincu. Ce

n'est donc pas un achat, c'est un troc, mais « par-devant notaire », qui m'a enfin – *notarius dixit* – « envoyé en possession ».

Une brève pneumonie a emporté mon père dans les premières semaines de l'été 1928. Je m'étais fait d'avance un bonheur de passer avec lui la belle saison dans ma maison-au-bord-de-la-Loire. Nous y sommes allés seuls, Angèle et moi. Depuis trente ans, bien avant la mort de ma mère, elle avait partagé nos jours, leur lot de chagrins et de joies. Non plus servante, mais l'une des nôtres.

Pendant l'hiver et le printemps, j'avais préparé ce séjour. Un ami architecte, un camarade de jeunesse devenu entrepreneur avaient conjugué leurs efforts, remplacé les chevrons vermoulus, les lattes pourries, armé de fers puissants et bétonné le linteau de la porte qui menaçait de se laisser choir : car la poutre maîtresse, pesant sur lui de tout le poids du toit, lui avait fait bomber le ventre. Gloire au maçon de Saint-Mandé ! Jusqu'à son avènement ici, on empruntait une autre porte, étroite et basse, qui donnait sur un cagibi. Il avait trouvé plus commode d'entrer directement dans la « salle » et ouvert en pleine façade, à coups de pic, juste sous cette lourde poutre vertébrale, un huis spacieux et digne de lui.

L'été de cette année-là, comment en retrouver à plein le rayonnement et le bienfait ? Chaque jour était comme une naissance. Persistante, ma tristesse devenait consentement. Autant la mort de ma mère avait rué mes douze ans vers la détresse et la révolte, autant celle de mon père s'intégrait à un ordre du monde qui m'intégrait moi-même à la coulée du temps, à la réalité d'un univers qui tout ensemble dissolvait mon être et l'augmentait inépuisiblement. Pas une aube, pas une heure du jour qui ne me fussent révélation, ferveur. Aujourd'hui, je pense que la guerre avait passé par là, sa cruauté, ses aberrations, sa bêtise. Les Vernelles me réconciliaient, me rendaient à une liberté où il m'était donné de me connaître dans ma vérité la plus vraie, et ainsi à ma vocation.

Et voici l'un des instants où le train même de mon récit m'amène à l'un de ces détours que je m'étais promis de ne pas éluder. Il ne sera pas le seul. C'est ce premier été qui m'a littéralement dicté un livre à cet égard révélateur. Je veux parler de *Rrouû*. Un roman ? Soit. À condition que l'on souscrive à une définition très large, très souple. Apparemment, c'est le récit d'un incident mineur, peut-être même, aux yeux de beaucoup, dérisoire : la mésaventure d'un chaton noir qu'Angèle avait embarqué avec nous quand nous avions quitté la maison de Châteauneuf. Rrouû était encore du voyage, lorsque à l'automne nous

avons regagné notre demeure citadine. Qui eût pu soupçonner la force de la nostalgie qu'il allait traîner désormais ? Il n'y a pas tenu longtemps. Il a filé par une nuit de vent véhément, sous la nue bousculée, appelé par les claquements d'ailes, les cris perdus, rauques et doux, d'un grand vol de migrants.

Il s'est, je n'en doute pas, arrêté aux Vernelles après une course de dix kilomètres. Et il a passé là tout l'hiver, rôdant autour de la maison fermée, peu à peu s'ensauvant, aux prises avec les grandes lois naturelles qui régissent la vie ici-bas. J'avais, aux champs de la Meuse, connu le froid, la faim, la sauvagerie de mes semblables. Et je les retrouvais à travers cette humble créature, mais pures dans leur éternité, impitoyables certes, mais sereines. Cet hiver-là j'ai été Rroû, s'il est vrai que n'est romancier l'homme qui écrit l'histoire de Madame Bovary que s'il sent réellement happer aux muqueuses de sa bouche, de sa gorge, l'affreuse âcreté de la poudre d'arsenic. La torture de la soif devant la fontaine gelée, le bond et le claquement du piège refermant sa mâchoire de fer, la souffrance de la patte broyée, le courage et la terreur, l'acharnement à vivre, à durer, le retour, lorsque la mort est là, pour s'en remettre à la vieille fille qui l'avait aimé, tout cela s'est mêlé à la trame de mes jours.

Rroû, au premier soleil de mars, a reconnu tout au long le chemin de la maison de Châ-

teauneuf. Angèle l'a trouvé un matin sur le seuil, méconnaissable, édenté par le scorbut, le poil rongé par l'eczéma. Mais elle l'a tout de suite reconnu, au mouvement de sa tête vers elle, à son regard, au miaulement suppliant et tendre qu'a exhalé sa bouche martyrisée. Elle l'a soigné pendant des jours, acharnée autant que lui à sauver l'ultime petite flamme, à obtenir qu'elle ne s'éteigne point. Elle n'y a pas réussi.

En sourie qui voudra. Je viens, et je m'en avise, d'obéir aux impulsions profondes qui m'ont amené à écrire ce livre. Ainsi ferai-je jusqu'à sa dernière ligne. Il n'aurait pas de raison d'être s'il se souciait d'abord ou seulement de narrer au fil de ma vie les épisodes, les accidents qui jalonnent toute vie d'homme. S'il m'arrive d'en parler – et cela m'arrivera, sans qu'il me faille affecter pour autant je ne sais quelle pudeur pharisienne –, ce sera toujours dans la mesure où ils interviendront dans la vie, la longue vie de l'écrivain que j'ai été ; dans ses inspirations initiales, ses tendances instinctives, son évolution sans doute, mais aussi ses fidélités.

L'année 1929 a été une année de transition entre les mois de mon premier été vernellien et mon installation définitive dans la maison-aubord-de-la-Loire. J'y avais laissé ma pèrissoire et mes lignes, mes espadrilles et mes maillots de

bain. La Loire, alors, était encore impolluée. Trois ou quatre garçons de vingt ans, presque chaque jour, m'y rejoignaient en camarades. Nous pagayions, plongions, affrontions le courant de conserve. Grâce à eux j'améliorais mon crawl, retrouvant mon enthousiasme et mes courbatures de Joinville ; et j'avais comme eux vingt ans.

Les maçons cependant travaillaient, le plombier, le fumiste, les peintres. La perspective d'un séjour sans limites m'incitait à un sybaritisme dont les continuelles exigences m'enchantaient à l'avance autant qu'elles m'étonnaient. Pas d'eau courante, pas de chauffage, pas d'électricité. Il fallait pourvoir à tout. Sans parler du principal : l'environnement – comme on ne disait pas encore –, le jardin, le jardin sans murs. À cette époque, du Sancerrois à toucher Nantes, tous les coteaux riverains étaient couverts de vigne. Mon grand-père maternel, à Châteauneuf, avait sa vigne au bord de la route, entre deux moulins à vent dont les ailes tournaient encore, mais qui ne moulaient plus. Cinq cents mètres droit sur l'Orient, premières plongées au cœur du vaste monde. Mon frère et moi, nous poussions nos cerceaux vers la Vigne sur le macadam de silex, parfois dans la poussière veloutée du bas-côté lorsqu'une carriole de vigneron nous croisait. Des acacias bordaient la route, qui fleurissaient rose au printemps.

Comment aurais-je su, alors, que nos vignes étaient condamnées ? Un mot de noire magie, chargé d'horreur, revenait parfois aux lèvres de mon grand-père : *phylloxéra*. Pour lui, pour nos vigneronns de la Bonne-Dame, il gardait sa virulence tragique. Mais je le renvoyais d'instinct à l'Amérique et à la préhistoire. Aux Vernelles, en 1929, je savais. Ce pou ailé avait tué l'auvernat, le cépage ancestral, fils du ciel et du terroir, le seul qui fût servi sur la table de nos rois. Des hybrides l'avaient remplacé, des plants à matricule, ou pis encore, des noahs, des othellos. Condamnés ! Deux fois condamnés ! Au nom du bouquet bordelais ou bourguignon, au nom du rendement languedocien. Déjà on arrachait partout, et le jour était proche où nos législateurs allaient tarifer et payer la besogne des arracheurs.

En ce qui me concerne, c'est au profit de l'arbre et par amour pour lui que j'ai proscrit othello et noah. C'est grâce à moi que je vois chaque jour ce qu'un demi-siècle de confiance et d'amitié a pu ici, de saison en saison, « ajouter à la nature ». Il n'est pas un de ces arbres, ce cèdre bleu ramené de Châteauneuf, prélevé par moi au pied du cèdre qu'avait planté mon père en 1896, ces forts tilleuls de la terrasse, cet érable au bord de la pelouse si bellement déployant sa ramure, pas un qui n'ait été planté par moi, par nous. Cette pinède drue, déjà grandette, c'est en 1968 qu'elle a été, dernière en date, plantée touffe par

touffe par une équipe de forestiers. Chaque touffe tenait au creux de la main. Un creux à peine plus grand dans la mousse, quelques onces de terre rabattues, le bout d'un soulier qui les tasse, et vive la vie !

Aujourd'hui, lorsque mes quatre-vingt-neuf ans flânent à travers ces quelques arpents, j'y sens une âme ; peut-être la mienne, après tout. Et pourtant non : je me perçois à la fois deux et un, en accord continu avec autre chose que moi. Cela dure depuis cinquante ans.

Bien entendu j'y reviendrai, ramené le moment venu par mes *Bestiaires*, par le loriot et l'écureuil, par la forêt retrouvée ou perdue. Mais je voudrais maintenant, pour un demi-adieu, revenir d'abord à Châteauneuf. Je ne le quittais pas sans regret, sans non plus me promettre d'y retourner assidûment. En vérité les Vernelles mêmes, c'était encore Châteauneuf, comme une sublimation rustique de tout ce qui m'avait peu à peu lié au *Chastaing*, à *L'Herbe verte*, au *Sentier de Roanne à la mer*, à notre quartier de la *Croix-de-Pierre*, à tous ces sites et ces lieux-dits qui jusqu'alors et jour à jour m'avaient doucement envahi, je suis tenté de dire : peuplé ; jusqu'à faire naître et grandir en moi l'aspiration lancinante et lucide que les Vernelles venaient d'exaucer.

Maurice Genevoix

Trente mille jours

Le charme singulier de Maurice Genevoix joue ici, plus puissamment encore que dans aucun de ses livres. D'une enfance sur les bords de la Loire au secrétariat perpétuel de l'Académie française, en passant – surtout – par l'effrayante déchirure de la Grande Guerre, ces pages retracent neuf décennies de fidélité à soi-même. Qu'il évoque une marche au brame dans les forêts de Sologne, le regard des compagnons massacrés dans la boue des Éparges ou les premières terreurs d'un enfant découvrant la mort, Maurice Genevoix témoigne de la même douceur obstinée, de la même «justesse» au sens fort qui nous font complice fraternel de sa mémoire. Il y a dans ces *Trente mille jours* paisiblement restitués l'illustration – et l'explication – du «mystère Genevoix».

Maurice Genevoix (1890-1980) sort de l'École normale supérieure pour entrer dans la guerre, en août 1914. Il passe des mois très durs dans les secteurs les plus meurtriers du front. Grand blessé, il décrit ses épreuves dans *Ceux de 14*, qui le révèle au grand public. Il est l'auteur de plus de cinquante livres, parmi lesquels *Rabotiot* (1925), qui exalte la vie libre d'un braconnier de Sologne et lui vaut le prix Goncourt. Le 11 novembre 2019, Maurice Genevoix fait son entrée au Panthéon. Dans la même collection : *Rroû* (2016) et *La Mort de près* (2016).

«Genevoix, c'est le contraire et le comble de la littérature, puisque c'est la vérité dans la littérature.» Dominique Jamet, *Marianne*.



LA TABLE RONDE

Illustration couverture
Emiliano Ponzi
Design graphique
Cheeri
editionslatableronde.fr



Trente mille jours

Maurice Genevoix

Couverture : © Cheeri, pour l'illustration.

Cette édition électronique du livre
Trente mille jours de Maurice Genevoix
a été réalisée le 17 septembre 2019
par les Éditions de La Table Ronde.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9791037104854 - Numéro d'édition : 356806).

Code Sodis : U287431 - ISBN : 9791037104861

Numéro d'édition : 356807.